

Être lumière du monde et sel de la terre : Les laïcs face aux défis de notre époque

Rome le 17 juin 2016
Assemblée Plénière du Conseil Pontifical pour les Laïcs

1. Comment être sel de la terre à l'heure des exhausteurs de goût synthétiques ? Comment être lumière du monde quand ce sont les tablettes qui baignent nos figures de leur lueur bleutée ?

Nous sommes à l'époque où le soleil gêne la lecture de nos écrans, si bien que la division naturelle du jour et de la nuit a perdu son sens. Que veut dire encore la parole d'Isaïe : *Pour Jérusalem, je n'aurai de cesse que son juste ne monte comme l'aurore* (Is 62, 1), alors que l'événement de l'aurore est éclipsé par le rétro-éclairage et la pollution ?

Nous sommes à l'époque où la fadeur des aliments industriels est compensée par des arômes factices, si bien que la saveur est devenue un mensonge commercial. Que veut dire encore la parole de saint Pierre : *Vous avez goûté combien le Seigneur est excellent* (1 P 2, 3), alors que la merveille du goût est parodiée par les additifs chimiques et que le sodium, surconsommé, apparaît comme un fauteur d'accidents cardio-vasculaires ?

Cette introduction peut sembler décalée. Elle pourra même apparaître à certains comme un pur jeu de l'esprit, tout à fait opposé au sérieux de notre assemblée. Elle cherche pourtant à approcher des questions fondamentales - des questions qui renvoient très exactement aux « défis de notre époque », et même, en amont de ces défis particuliers, au dispositif général qui les lancent.

2. De quoi s'agit-il ? De ce que le pape François appelle le « paradigme techno-économique », lequel pourrait bien finir, si l'on en croit *Laudato si'*, « par raser non seulement la politique, mais aussi la liberté et la justice » (n. 53).

Le mot « paradigme » est d'une très grande importance. Le négliger nous ferait tomber dans la plus grande erreur. Nous nous mettrions à affirmer que c'est la technologie et l'économie

contemporaines comme telles qui seraient mauvaises, et nous les condamnerions totalement, nous exonérant par-là de nos responsabilités, empêchant toute visée positive, oscillant entre le rêve révolutionnaire et la paralysie réelle.

Ce n'est pas la technologie en elle-même qui est dénoncée ici, mais la technologie en tant qu'elle s'érige en paradigme. Elle devient alors une structure qui conditionne nos modes de penser, de faire et d'agir, en dehors même de notre utilisation des objets technologiques – une structure qui va jusqu'à conditionner notre conception de la spiritualité et de l'apostolat.

Nous ne sommes pas des anges. Nous sommes nous-mêmes pris dans cette structure souple et transparente comme une toile qui englobe le monde. En sorte que même dans l'Église, bien souvent, le *Logos* est réduit à un *techno-logos*.

3. De fait, nos critiques de la technologie se font généralement à partir des standards de cette même technologie. Nous ne cessons de déplorer les *risques* liés à son emprise et nous réclamons par conséquent plus de *contrôle*, ce qui ne fait qu'alimenter la machine. Quel est le premier ressort de cette machine, en effet, sinon notre obsession de la sécurité, du calcul et du contrôle ?

Ensuite, ce que nous proposons pour sortir du paradigme techno-économique se fait encore sous son influence. Nous déclarons qu'il faut éteindre son ordinateur et *se connecter au réel*. Or, d'une part l'ordinateur et ses virtualités font bien partie du réel, et ce serait une erreur gnostique de les diaboliser entièrement ; d'autre part, la connexion, au sens où ce mot s'entend aujourd'hui, correspond précisément à une modalité de rapport aux choses entièrement déterminée par le régime informatique. Se connecter se fait instantanément. Il suffit de presser la bonne touche, et tout est là dans une présence sans avenir. Pas de patience, rien de cette endurance, de cette délicatesse qu'exige une vraie rencontre. On prétend revenir au réel tout en s'enferrant dans la *push-button attitude*.

Au final, cette *push-button attitude* se retrouve dans nos façons d'apprécier la foi. L'Esprit Saint se conçoit en termes de super-efficience : il doit vous communiquer l'extase aussi vite que Google (si vous tapez « Holy Spirit » dans sa barre de recherche, vous obtenez « environ 44 200 000 résultats en 0,63 secondes »). La mission de l'Église est représentée sur le modèle d'un

marketing mondial : il n'est besoin que d'avoir l'argent et d'utiliser les bonnes techniques pour parvenir à *solutionner* le *problème* de l'injustice et de l'impiété.

Quant à la messe, on lui applique volontiers trois critères de la pornographie telle qu'elle se multiplie sur le Net. Comme un film X, elle doit : 1° nous rendre le corps du Christ toujours disponible, mais d'une manière qui ne nous engage pas ; 2° nous permettre d'entrer dedans à n'importe quel moment sans avoir besoin de connaître l'histoire, sans nécessité d'apprentissage, de narration ni de purification ; 3° nous procurer une excitation assez immédiate pour nous captiver, avant de nous relâcher tout tristes, honteux d'avoir à revenir au monde...

4. Je ne vais donc pas ici recenser une série de défis contemporains. Je vais plutôt essayer de penser la modalité qui les constitue pour en distinguer la modalité chrétienne d'y répondre.

Je procéderai donc en deux parties. La première essaiera de montrer en quoi consiste le paradigme techno-économique, et comment il modifie notre relation au réel. La seconde tentera de montrer positivement ce que c'est que d'être *lumière du monde* et *sel de la terre* à notre époque - une époque bénie entre toutes, puisque c'est la nôtre, celle où l'Éternel, dans son insondable providence, nous a donné de vivre et de témoigner.

The device paradigm

5. Pour penser le paradigme techno-économique, je m'appuierai sur les observations du philosophe américain Albert Borgmann. Depuis 1984, il a développé le concept de « *device paradigm* » - paradigme de l'appareil - lequel, à mon avis, permet d'approcher philosophiquement la profonde intuition du pape François, en distinguant, d'une part, des *choses* qui appellent le temps de l'apprentissage ou de la pratique, et, d'autre part, des *appareils* qui fournissent au plus vite des produits de consommation.

Voici un texte de 2003 qui explique cette distinction à travers les exemples de la musique et du repas (la citation est un peu longue, et elle réclame des commentaires nuancés - mais il faut

justement en passer par là si nous ne voulons pas que la *push-button attitude* contamine notre désir de comprendre) :

« La musique a été mécanisée et marchandisée. Ces deux processus n'en font en réalité qu'un seul. La musique ne peut devenir disponible en tant que marchandise culturelle que s'il existe une machinerie sophistiquée et efficace qui la produira au gré du consommateur. Cette conjonction d'une machinerie et d'une commodité, c'est ce que j'appelle un appareil technologique. La chaîne hi-fi en tant qu'appareil se distingue nettement de l'instrument [de musique] en tant que chose. La chose, dans le sens où j'emploie ce terme, possède un caractère accessible et intelligible, et appelle à un engagement humain à la fois actif et habile. Une chose requiert une pratique, là où un appareil réclame une consommation. [...] Les choses constituent la réalité comme ordonnée, les appareils livrent la réalité comme disponible.

Si nous observons le foyer américain ordinaire selon une perspective historique et en avisant la proportion de choses et d'appareils qui s'y trouvent, il apparaît évident que les appareils et la consommation ont remplacé les choses et les pratiques. Que l'on considère la culture de la table. La pratique de la cuisine a été fortement diminuée par la mise à disposition de plats prêt-à-manger et de fours à micro-ondes. La pratique du repas a été morcelée par le grignotage, le snack, l'en-cas, le fait de prendre un morceau - autant de formes de pure consommation alimentaire. Et la nourriture elle-même est passée de l'état de chose portant avec elle sa lumière et son contexte intelligible à celui de marchandise à la fois brillante et opaque¹. »

1 *"Music has been mechanized and commoditized. These two processes are really one. Music can become available as a cultural commodity only if there is a sophisticated and reliable machinery that will produce it at the consumer's will. I have called the conjunction of machinery and commodity a technological device. A thing, in the sense in which I want to use the term, has an intelligible and accessible character and calls forth skilled and active human engagement. A thing requires practice while a device invites consumption. [...] Things constitute commanding reality, devices procure disposable reality.*

If we inspect the typical American home from a historical perspective and with a view to its balance of things and devices, it becomes obvious that devices and consumption have replaced things and practices. Consider the culture of the table. The practice of cooking has been curtailed through grazing, snacking, and grabbing a bite to eat - forms of mere food consumption. The food itself has been reduced from a contextually intelligible and illuminating thing to an opaque if glamorous

6. L'appareil - le « *device* » - est donc la conjonction d'une commodité et d'une machinerie. Cela est assez clair avec l'ordinateur. Celui-ci, par son écran, fournit à tous d'innombrables commodités (des informations, des vidéos, des musiques, des textes, etc.) mais à travers une machinerie extrêmement complexe qui est l'affaire d'une série de spécialistes.

Il en va de même avec le supermarché : les rayons de la grande distribution nous mettent d'innombrables denrées à portée de bourse, mais la facilité de cette offre procède d'une logistique et d'une industrie mondialisée qui n'a pas l'évidence des travaux des champs autour du village.

La complexité de la machinerie est proportionnelle à l'accessibilité de la commodité, à cette efficacité avec laquelle elle nous procure des produits hautement élaborés ou qui autrefois eut exigé bien plus de temps et d'espace (la marche jusqu'à la demeure de l'ami, l'attente des saisons, la traversée de l'océan pour en ramener des souvenirs et des denrées exotiques, etc.). Elle ne se réduit donc pas aux composants électroniques cachés dans le *hardware*, mais correspond à la totalité d'un dispositif global dans lequel l'appareil nous insère presque à notre insu (je dis « presque », parce que cette ignorance est en partie volontaire et participe de notre confort).

7. À partir de là, l'appareillage de notre vie se décline selon cinq dimensions liées entre elles :

1° *La consommation*. — Le rapport à l'appareil est avant tout un rapport de consommation, et non de pratique, c'est-à-dire de culture, impliquant à la fois la réceptivité et le savoir-faire. Ce rapport est marqué par la disponibilité totale. Dans la consommation, je prends, je consomme, je jette. Dans la pratique des choses, au contraire, j'apprends, je cultive, je transmets. La pratique de la guitare suppose que j'apprenne à en jouer et que je puisse transmettre cet art, soit en jouant pour un auditoire, soit en l'enseignant à d'autres. Avec la consommation de musique diffusée par des appareils, je n'ai rien à cultiver ni transmettre, je n'ai qu'à activer mon *iPod* pour que des écouteurs me procurent

commodity.” - Albert Borgmann, *Power Failure, Christianity in culture of technology*, Grand Rapids, 2003, p. 31.

le *tube* du moment, dont je m'enthousiasme aussi vite que je me lasse. Il en va de même avec la pratique de la cuisine, par opposition à la consommation de prêt-à-manger.

2° *L'opacité*. — L'appareil, pour être aussi prodigue en facilités, implique une *opacité* de sa machinerie. Celui qui fait une agréable croisière sur un paquebot luxueux doit ignorer ce qui se fait dans la salle des turbines. L'immédiateté apparente de la commodité recèle donc une médiation très lourde quoique cachée. L'écran fait écran. Les rayonnages nous éblouissent. Nous ne voyons pas la violence de l'engraissage et de l'abattage industriel des porcs qui finissent en tranches aseptisées sous cellophane. Et nous croyons qu'Internet est immédiat et immatériel, alors que son fonctionnement pendant une heure, uniquement pour les mails, dévore une énergie qui équivaut à 4000 tonnes de pétrole, ou 4000 aller-retour Paris-New York en avion. Et ce n'est pas tout : pour faire marcher mon MacBook, il faut certes d'énormes *data center*, des câbles sous la mer, des antennes sur les cimes, des satellites dans le ciel, des centrales nucléaires près des fleuves, des centrales à charbon récupéré par la technique du « mountain top removal mining » (qui est en train de raser aux États-Unis la chaîne des Appalaches) ; mais aussi, pour confectionner ce MacBook si sophistiqué et néanmoins si bon marché, il faut les exploitations pétrochimiques d'où sort sa coque si lisse et si *design*, des ouvriers chinois qui le montent à la chaîne en travaillant douze heures par jour pour 40 cents de l'heure et en respirant des vapeurs délétères de n-hexane et de benzène, des mineurs africains qui extraient les minerais nécessaires à la fabrication de ses composants électroniques, notamment le coltan, pour lequel déjà des millions de personnes sont mortes, au Congo, dans des guerres visant à en contrôler le commerce.

3° *La virtualité des relations*. — Là où la pratique engendre autour d'elle une communauté physique, la consommation, toujours médiatisée par un immense dispositif, tend à nous isoler tout en nous liant à travers un *réseau désincarné et virtuel*. Borgmann évoque le caractère décisif, pour la constitution de la vie commune, de ce qu'il appelle des « pratiques focales » (*focal practices*). Il s'agit d'activités simples, portées par un savoir-faire, et qui constituent un foyer autour duquel les gens se rassemblent corporellement. Par exemple, si je chante en m'accompagnant à

la guitare, des gens viendront à l'entour pour m'écouter (ou bien partiront en courant). Et si je suis un bon boulanger, ou que je fasse moi-même mon pain à la maison, il faudra venir chez moi pour le partager à ma table. Il n'en va pas de même avec la musique sur YouTube ou le pain industriel. À travers eux, nous pouvons adhérer à une communauté virtuelle de fans ou reconnaître que l'on mange du pain de la même marque. Mais cela ne correspond à aucune proximité ni aucune distance réelle – à aucun lieu où peut s'exercer l'accueil et l'amour du prochain. Il s'agit plutôt d'un milieu sans distance où la relation relève surtout du fantasme.

4° *Une marchandisation généralisée.* — Puisque nous ne produisons plus nous-mêmes les choses par nos pratiques, nous devons les acheter. Nous n'avons plus à suer pour apprendre à jouer d'un instrument de musique, mais il faut davantage suer pour gagner de l'argent et s'acheter une chaîne hi-fi. Nous n'avons plus à perdre notre temps à faire du pain, mais nous devons prendre la voiture et aller au centre commercial pour en payer à la caisse. Cette marchandisation tend à s'appliquer à la vie en sa source charnelle : bientôt, nous ne « ferons » plus les enfants nous-mêmes, nous demanderons, moyennant finance, à la grande machinerie techno-commerciale de les faire et de les défaire pour nous, afin d'avoir une famille qui *fonctionne* bien, afin que l'engendrement et l'éducation deviennent l'usinage d'un produit sans défaut, afin que le nouveau petit être ainsi conçu ne vienne pas au monde, mais s'insère parfaitement dans un système.

5° *La dépendance au dispositif global.* — Le paysan d'avant la révolution industrielle pouvait encore vivre dans une certaine autarcie. Il était exposé aux aléas de la météo, mais il était protégé contre les variations de la politique, de la finance mondiale, du système des transports, de l'argent. Aujourd'hui, du fait de l'appareillage, on peut mourir de faim devant des vitrines pleines de nourritures, parce qu'on ne peut pas les payer. Ou encore les supermarchés peuvent être vides parce qu'il y a un krach financier ou une crise du pétrole. L'exode rural qui s'est opéré en partie pour trouver une stabilité dans les salaires de l'industrie livre ainsi les citadins aux caprices du marché planétaire. Un personnage des *Particules élémentaires*, le grand

roman de Michel Houellebecq, fait en conséquence cet implacable constat : « Je suis incapable d'élever des porcs. Je n'ai aucune notion sur la fabrication des saucisses, des fourchettes ou des téléphones portables. Tous ces objets qui m'entourent, que j'utilise ou que je dévore, je suis incapable de les produire ; je ne suis même pas capable de comprendre leur processus de production. Si l'industrie devait s'arrêter, si les ingénieurs et techniciens spécialisés venaient à disparaître, je serais incapable d'assurer le moindre redémarrage. Placé en dehors du complexe économique-industriel, je ne serais même pas en mesure d'assurer ma propre survie². »

8. Sachant cela, on peut relativiser l'importance des appareils technologiques, et commencer à en faire bon usage. Le problème, cependant, c'est que ces appareils constituent un paradigme. Leur modalité de fonctionnement devient un modèle implicite du comportement humain. Les cinq dimensions que nous venons de voir - consumérisme, opacité, virtualité des relations, marchandisation généralisée, dépendance mondialisée - se répercutent sur notre vie morale et spirituelle. J'ai déjà évoqué ces répercussions mais il faut à présent les résumer en un principe métaphysique et trois conséquences anthropologiques.

Pour ce qui est du principe métaphysique, Borgmann l'énonce dans sa phrase : « Les choses constituent la réalité comme ordonnée, les appareils fournissent la réalité comme disponible. » Les choses ont une consistance et un mystère : elles contiennent un ordre donné, une finalité que nous n'avons pas construite et qu'il s'agit de respecter pour pouvoir en user de la bonne manière. Les appareils, eux, nous cachent leur caractère de choses, et ils nous livrent la réalité comme du « *disposable* », ce qui, en anglais, signifie à la fois « disponible » et « jetable », la consommation de leurs produits ayant pour envers une « culture du déchet ». Tout est là, à portée de main, mais d'une main qui manipule et ne sait plus manier. Et donc moins à portée de main, qu'à portée de clic. De là ce paradoxe que nous avons déjà suggéré : plus c'est disponible, plus cela se dérobe, parce que cette disponibilité procède d'une machinerie opaque.

² Michel Houellebecq, *Les particules élémentaires*, 15, éd. J'ai lu, 2007, p. 201-202.

Telle est toutefois la force de la consommation, qu'elle nous donne l'illusion de la transparence et de la souveraineté. Le consumérisme n'est pas vraiment un matérialisme. Il n'aime pas les choses matérielles. Il n'en prend pas soin, ne les transmet pas d'une génération à l'autre, comme un patrimoine, des meubles de famille, de vieux outils, une recette de grand-mère. À travers sa passion de l'innovation et donc de l'obsolescence, il cède à ses descendants surtout des déchets et des dettes. S'il fournit toujours de nouveaux objets, ce n'est pas pour qu'on s'attache à eux, mais pour qu'on s'en détache sans cesse. Il procure ainsi un sentiment de souveraineté par rapport au monde, bien que ce sentiment se paye au prix d'une dépendance radicale au dispositif qui le prodigue.

L'actuel indifférentisme religieux n'est qu'une variété de cette indifférence consumériste. D'ailleurs, il peut aisément se retourner en consumérisme religieux, sans avoir à changer dans son essence. Pour le consommateur, tout doit être disponible, tout doit être à la fois *fun* et *junk*, divertissant et indifférent, y compris la religion.

9. Cette métaphysique de l'être disponible a trois conséquences anthropologiques :

1° Le paradigme techno-économique, en faisant de l'homme un consommateur souverain fait de *l'humanité elle-même une réalité disponible, améliorable et par conséquent jetable*. La commodité absolue veut une intégration totale de l'homme à la machinerie. C'est le projet du transhumanisme, qui se présente comme l'apparition d'un homme augmenté, et qui est en vérité l'avènement d'un homme fonctionnel, radicalement dépendant d'un matériel technologique très lourd et pour cela très fragile. Non pas l'homme nouveau, mais l'homme innovant, qui ne naît plus et ne meurt plus, mais qui est fabriqué et tombe en panne – ou devient obsolète.

2° Le progrès technologique entraîne une régression technique, une perte des pratiques, de la culture, des usages et des savoir-faire. Plus encore, la sophistication des appareils, en livrant tout dans une pseudo-immédiateté, entretient en nous le côté *pulsionnel*. Aussi, tandis que les objets progressent, le sujet régresse, s'infantilise, revendique tout – tout de suite. Rien n'est

plus puéril que l'« homme augmenté », qu'il s'agisse de celui de la technologie ou de l'islamisme. Il est toujours dans l'impatience d'atteindre le paradis en appuyant sur des boutons.

3° La réalité telle qu'elle est livrée au consommateur à travers des écrans le condamne à être *velléitaire*, c'est-à-dire à être pris dans un mélange de fascination et d'indignation, de jouissance et de culpabilité, qui paralyse sa responsabilité réelle. Quand nous apprenons par nos écrans que nos écrans fonctionnent grâce à des minerais extraits par des pauvres gens qui travaillent dans d'atroces conditions, nous nous indignons, tout en étant fascinés par cette information et ses images-chocs. Et comme cette horreur dans son information aussi bien que dans son orchestration dépend d'une machinerie mondialisée complètement disproportionnée avec nos pouvoirs individuels, nous nous exclamons : « Mais que pouvons-nous faire ? » Et nous nous sentons coupables, avant de signer une pétition, et qu'un autre spectacle tragique vienne nous frapper et nous rende indifférents au précédent.

Une mission divine : être pleinement humain

10. Nous trouvons ici face à une demande typique de certains laïcs : « Que devons-nous faire ? Quelle est la recette pour que notre famille fonctionne ? Où peut-on acheter des appareils pour évangéliser ! Dites-nous où se trouve le déclic de la conversion ! » Ce genre de questions est déjà un désastre. En allant jusqu'au bout de sa logique, il conduit à ce terrorisme qui prétend offrir de très efficaces détonateurs du divin. Sinon il fait succomber à l'une ou l'autre des tentations que signale Jean-Paul II dès l'ouverture de l'exhortation *Christifideles laici* (n. 2) : « La tentation de se consacrer avec un si vif intérêt aux services et aux tâches d'Église, que [les fidèles laïcs] en arrivent parfois à se désengager pratiquement de leurs responsabilités spécifiques au plan professionnel, social, économique, culturel et politique ; et, en sens inverse, la tentation de légitimer l'injustifiable séparation entre la foi et la vie, entre l'accueil de l'Évangile et l'action concrète dans les domaines temporels et terrestres les plus divers. »

Les erreurs viennent toujours par deux, car elles ne trouvent leur consistance qu'en participant un tant soit peu à la vérité, et leur manière de participer à la vérité, c'est de dénoncer l'erreur contraire. Ici, pour les laïcs, les deux erreurs opposées sont la *cléricalisation* et la *sécularisation*. Le laïc sécularisé est schizophrène : il y a pour lui César et Dieu, mais comme deux choses de même ordre, juxtaposées et compartimentées, et qui ne communiquent pas entre elles, parce qu'il n'a pas le mode d'emploi de la mission. C'est d'ailleurs ce qui caractérise la sécularisation : non pas l'absence de religion, mais la religion considérée comme un *à-côté*, un *plus*, une activité méditative qui aide au développement personnel de la même manière qu'une séance de fitness vous maintient en forme, bref un article de consommation.

À cette schizophrénie du laïc sécularisé, le laïc cléricalisé oppose un autisme, et ici certains membres de notre noble assemblée pourraient se sentir concernés. Car le laïc cléricalisé croit que sa vie chrétienne se réalise spécialement dans la fréquentation des prêtres et des prélats. Il se retranche dans la sphère du sacré, ou du moins du sacerdotal, mais comme il n'est pas prêtre, il se retrouve président du conseil paroissial, ou bien gourou d'un regroupement charismatique. On dira que c'est un laïc *engagé*, alors que, comme le dit Jean-Paul II, il s'est « *désengagé* de ses responsabilités spécifiques ». Par là il verse dans un fondamentalisme qui est aussi une mondanité, puisque le fondamentalisme, en ne reconnaissant pas l'autonomie relative de l'ordre temporel, est forcé de le confondre avec l'ordre spirituel, et donc de dégrader celui-ci.

Combien de laïcs cléricalisés qui vont à leurs groupes de prière mais négligent leurs enfants et leur métier ? Et combien de laïcs sécularisés pour qui la messe est une séance de cinéma un peu moins excitante que les autres ? Et tandis que celui-ci prend l'hostie comme un snack ou un cachet d'aspirine, celui-là s'y installe comme sur une autre planète, qui l'arrache aux exigences de la terre. De sorte que pour l'un comme pour l'autre, la messe devient comme les appareils technologiques, un dispositif qui offre une commodité spirituelle et dont on ne veut pas voir les arrière-plans, l'articulation avec le monde, les dimensions d'offertoire et d'envoi.

11. Dans les deux cas, on oublie ce qu'a rigoureusement explicité le Concile dans sa constitution dogmatique *Lumen Gentium* (n. 31) : « Le caractère séculier est le caractère propre et particulier des laïcs. En effet, les membres de l'ordre sacré bien qu'ils puissent se trouver engagés dans les choses du siècle, même en exerçant une profession séculière, restent, en raison de leur vocation particulière, principalement et expressément ordonnés au ministère sacré. [...] La vocation propre des laïcs consiste à chercher le règne de Dieu précisément à travers la gérance des choses temporelles qu'ils ordonnent selon Dieu. Ils vivent au milieu du siècle, c'est-à-dire engagés dans tous les divers devoirs et travaux du monde, dans les conditions ordinaires de la vie familiale et sociale dont leur existence est comme tissée. À cette place, ils sont appelés par Dieu pour travailler comme du dedans à la sanctification du monde... »

Le laïc a cet avantage sur le prêtre : il est appelé exactement à sa place. Le prêtre peut se demander comment faire pour joindre le monde profane. Le laïc, lui, s'y trouve déjà, il est d'emblée *ad gentes*, dans une situation missionnaire. Et sa mission est de bien vivre ce qui lui est donné de vivre, non pas de construire autre chose à côté. Car le fidèle laïc ne fait pas tellement autre chose que les autres : il fait les mêmes choses – autrement. Il ne vit pas que d'amour et d'eau fraîche : il mange, il boit, il a une femme et des enfants, il a des collègues de travail, mais *qu'il mange, qu'il boive ou quoi qu'il fasse, il le fait toujours pour la gloire de Dieu* (1 Co 10, 31), c'est-à-dire en s'efforçant de le faire bien, et en rendant témoignage à la source de tout bien.

Je me souviens de la parole d'un Chartreux : « Le contemplatif n'est pas celui qui découvre des secrets ignorés de tous, mais celui qui s'extasie de ce que tout le monde sait. » Analogiquement, le saint laïc n'est pas celui qui fait des exploits spectaculaires, mais qui accomplit ce que peut faire n'importe qui, dans la grâce et l'action de grâces.

12. La mission du Verbe s'est terminée à la nature humaine du Christ : c'est par et dans cette humanité que Dieu nous a sauvés. Dès lors, même si la mission de l'Esprit est de nous rendre participant de la nature divine, cette participation se fait, non pas

en surmontant notre nature humaine, mais par elle, avec elle, en elle, de sorte que la divinisation ne nous transforme pas en des supermans, mais nous rend d'autant plus humains.

Il suffit de contempler Joseph et Marie pour s'en apercevoir. Quelles furent leurs tâches extérieures, sinon celles d'un charpentier et d'une mère de famille ? C'est la promesse que chante le psalmiste : *Tu te nourriras du travail de tes mains. Heureux es-tu ! A toi, le bonheur ! Ta femme sera dans ta maison comme une vigne généreuse, et tes fils, autour de la table, comme des plants d'olivier* (Ps 127, 2-3). Et c'est ce que réalise très mystérieusement le Ressuscité : il fait un feu, y grille du poisson grillé, mange avec les siens, leur parle des Écritures comme d'une aventure qui vient de leur arriver.

Cela nous laisse entendre que cette simplicité passe par la Croix. Elle réclame d'ailleurs de plus en plus d'héroïcité. Qui se nourrit aujourd'hui du travail de ses mains, et non des marchandises du monde industriel ? Qui voit ses fils autour de la table, et non chacun dispersé devant son écran ? Qui sait d'ailleurs ce que sont une vigne généreuse, des plants d'olivier, un poisson tout frais pêché dans un lac et que l'on grille sur un feu, pour pouvoir s'en émerveiller ? Il est difficile, à l'heure des appareils, de revenir aux choses. Il est difficile, à l'heure de la consommation, de revenir aux pratiques. Et quand l'on vous proposera pour vous ou vos enfants la pilule ou l'interrupteur qui vous permettront d'être immortels et satisfaits, il vous sera difficile de les refuser, et de faire l'éloge de la mortalité et du drame, au nom de l'homme et de la femme créés à l'image de Dieu.

D'un autre côté, cette difficulté est notre chance. Tel est le signe des temps et l'occasion d'un apostolat renouvelé : dorénavant, le simple fait de rester humain va réclamer de plus en plus la grâce divine ; le simple fait de respecter notre nature ne pourra se faire qu'à partir du surnaturel, parce que, pour rejeter les prestiges du fondamentalisme technologique, pour dire qu'il est bon d'être un homme et une femme avec des enfants, d'avoir une maison avec un potager plutôt qu'avec des robots, de dire de la poésie plutôt que d'enclencher des processeurs et de mourir dans une offrande plutôt que d'être un rouage immortel, il faudra croire en la bonté du Créateur qui voulut notre condition humaine au point de la

racheter en l'assumant dans la filiation éternelle. De plus en plus, à l'avenir, la vie ordinaire va devenir une vie mystique.

13. Il nous faut ici revenir à l'Eucharistie, et en repartir. De quelle manière les fidèles laïcs doivent-ils y participer ? Comment faire pour que la messe ne soit pas sous l'emprise du paradigme techno-économique - c'est-à-dire comme un distributeur automatique ou une commodité spirituelle, suspendue dans le vide, au-dessus du monde ? Pour le comprendre, nous pouvons reprendre les deux exemples de Borgmann : le pain et la musique, si important dans la liturgie.

Pour ce qui est du pain que l'on apporte à l'autel pour qu'il soit converti au corps du Christ, d'où vient-il ? C'est exactement comme avec le pain qu'on achète au supermarché : pourvu que l'emballage soit *clean*, pourvu que l'azyme soit disponible, et que ce qui se trouve derrière reste opaque ! Le prêtre déclare qu'il s'agit du *fruit de la terre et du travail des hommes*. Mais sait-on de quelle terre exactement ? Et de quel travail ? Fait par qui ? Fut-il rémunéré correctement ? Le pain a-t-il été fait à la main en chantant des cantiques, comme les moines d'autrefois, ou par des machines, dans le bruit des moteurs, avec du pétrole et du nucléaire ? Le blé dont on s'est servi est-il d'une espèce non manipulée génétiquement ? A-t-il été fabriqué avec du Roundup de chez Monsanto ? Y a-t-il des pesticides dans les espèces ?

Saint Venceslas, roi de Bohême, avait coutume de préparer de ses propres mains le pain voué à l'autel. Il labourait, semait, récoltait le blé, broyait le grain, tamisait la farine et prenait la plus fine fleur du froment pour la pétrir avec la meilleure eau puis cuire sur un feu de sarments les oblats qu'il offrait aux prêtres. Voilà un vrai fidèle laïc. Je ne dis pas que nous devrions chacun apporter à l'autel des azymes fabriqués par nos soins, encore qu'il ne serait pas absurde que chaque paroisse s'associe à un paysan céréalier bio local - le bio local étant peut-être à l'agriculture ce que les méthodes naturelles sont à la sexualité - et que les paroissiens puissent participer tant soit peu à la culture, voir les champs où poussent les épis et se retrouver ensemble pour boulanger le pain. Ce que je dis, surtout, c'est que si les laïcs veillaient à ce qui est apporté à l'offertoire, alors ils entendraient *l'ite missa est* comme une mission de transformer l'économie, de défendre une

écologie intégrale, de sorte que le fruit de la terre et du travail soit assez digne d'être saisi par le Seigneur. Sans cette tâche des laïcs, la *res* du Sacrement reste sauve, sans doute, mais c'est la vérité du *sacramentum*, la vérité du signe qui est blessée, parce que le pain qui sert de signe est complice de la dévastation techno-libérale.

Il se joue quelque chose de similaire avec la musique. À la messe, ce n'est que rarement de la musique enregistrée. Mais est-ce un chant choral qui a été vraiment préparé, et qui se distingue des variétés pop qui passent à la radio ? Est-ce que cela s'inscrit dans une tradition, dans le temps long de l'histoire aussi bien collective qu'individuelle, ou bien n'est-ce qu'une petite ritournelle que n'importe qui peut accrocher dès qu'il débarque, et qui, par conséquent, reste au niveau de l'agrément pulsionnel ? Cela ne veut pas dire que tout fidèle laïc doit faire partie d'une chorale, et œuvrer, en amont et en aval de la messe, à la beauté des chants – encore que de telles chorales soient de puissants vecteurs d'évangélisation et puissent sortir de la nef pour chanter jusque dans les centres commerciaux. Cela signifie surtout que le chant d'église redevient une culture, et qu'à partir de cet exemple le laïc ne sépare plus la culture et la foi.

14. Voilà le grand défi du sel et de la lumière. J'ai suggéré, au départ, qu'il est de nos jours difficile d'entendre ces paroles du Christ, parce que leurs images se perdent dans un monde d'appareils et de consommation. Pour les écouter vraiment, il est nécessaire de retrouver la consistance des choses par-delà l'opacité des appareils, et la patience des pratiques par-delà l'impulsivité consumériste ; et donc d'aller vers l'ordinaire en reconnaissant que cet ordinaire est le don de Dieu. C'est du reste exactement ce que disent ces trois images évangéliques du sel, de la lumière et du levain, à propos desquelles l'Exhortation *Christifideles laici* déclare qu'elles « s'appliquent de façon toute spéciale aux fidèles laïcs » (n. 15).

D'une part, c'est avant tout une question d'être, et non de faire. Le Christ ne dit pas : « Vous devez être le sel de la terre, faites en sorte d'être la lumière du monde », mais *vous êtes le sel de la terre, vous êtes la lumière du monde*. Il s'agit pour le laïc de prendre conscience de ce qu'il est, de la vie baptismale non

comme d'une ordination à des tâches spécialisées de religion, mais comme d'un plein déploiement de la Vie en lui.

D'autre part, ni le sel, ni la lumière, ni le levain ne sont là pour eux-mêmes. Si le sel s'amasse et se donne à goûter en tas, il est immangeable. Si la lumière frappe directement nos yeux, elle est aveuglante. Si le levain se substitue à la farine, comme s'il était une farine supérieure, il n'y a plus de pain. Dans chacune de ses images, il n'y va pas d'une chose qui se trouverait à côté des autres choses et qui serait en concurrence avec elles. Il y va de ce qui relève, révèle, fait lever toutes choses, bref de ce qui donne sens à ce qui est déjà là. Voilà pourquoi la lampe ne saurait être mise sous le boisseau. Et voilà pourquoi il faut veiller à ce que le sel ne se dénature pas, à ce que le laïc revienne toujours puiser aux profondeurs des Écritures, des Sacrements et de la Tradition.

15. Pour finir, *cum grano salis*, je m'arrêterai encore un instant sur le sel, *signe de l'alliance avec ton Dieu*, d'après le Lévitique (2, 13). On peut lui reconnaître trois propriétés. Le sel relève la saveur des aliments ; il les conserve ; et il donne soif. Ainsi des fidèles laïcs. À l'endroit où ils sont, dans les choses qu'ils font, si profanes soient-elles, ils mettent en évidence le mystère de la vie, ils le préservent, et ils donnent soif de l'Esprit qui seul offre de l'accomplir et de le sauver.

L'aspect de conservation est cependant celui qui me frappe le plus en un temps où tout paraît voué à l'*innovation disruptive* et donc à la péremption totale. On raconte que les Romains avaient une grande maîtrise des routes du sel et que, grâce à cela, les soldats vainqueurs à la guerre n'étaient plus contraints de piller les villages conquis : ils ne mourraient pas de faim, ils avaient leurs salaisons avec eux, qui leur permettaient de subsister. C'est ainsi qu'ils ont pu être facilement accueillis par les populations. Il faut ainsi avoir des provisions, conserver un héritage, pour ne pas piller et dévaster le monde. La grande tâche du laïc, aujourd'hui, est spécialement de sauvegarder la « Maison commune », de manifester que l'agriculture est plus fondamentale que la finance, que la table familiale est plus essentielle que la tablette électronique, que la naissance est plus neuve que l'innovation.

16. Le sel a encore une autre propriété, à ce qu'on dit. Il désinfecte les blessures. Georges Bernanos le souligne dans son *Journal d'un Curé de campagne* : « Le bon Dieu n'a pas écrit que nous étions le miel de la terre, mon garçon, mais le sel. Or, notre pauvre monde ressemble au vieux père Job sur son fumier, plein de plaies et d'ulcères. Du sel sur une peau à vif, ça brûle. Mais ça empêche aussi de pourrir... »

Ce n'est pas pour rien que chez Matthieu l'affirmation *vous êtes le sel de la terre et la lumière du monde* vient juste après le *Heureux êtes-vous quand on vous insultera, qu'on vous persécutera, et qu'on dira faussement contre vous toute sorte d'infamie à cause de moi* (Mt 5, 11). Le sel qui donne du goût aux choses brûle aussi les blessures qu'il purifie. La lumière qui révèle la beauté du monde dévoile aussi cruellement sa misère. Très vite, après les avoir aimés pour la saveur et l'éclairage, on se met à les haïr pour le décapage et la dénudation. Et l'on finit par les punir de nous avoir rendu de si douloureux services.

La mission du laïc est donc intimement liée à la béatitude des persécutés. Et il s'agit bien d'une béatitude, car comment en serait-il autrement ? Comment, s'il faut se détourner de la *push-button attitude*, ne devrait-on pas passer par le drame et témoigner d'une patience qui a pour elle et le temps et l'éternité ?

Fabrice Hadjadj